

# Carmini charmes

Par Marie Ferranti  
Photo Rita Scaglia

**L**e grand écrivain argentin Jorge Luis Borgès prétendait qu'un écrivain sans le charme n'est rien. Je me faisais cette réflexion en écoutant *Carmini*, le dernier opus de Patrizia Gattaceca. Il doit son titre au recueil de Paul Valéry, *Charmes*, dont un choix de poèmes a été extrait pour constituer ce nouvel album. Il y a ici un charme pluriel, c'est dire la force d'attraction que *Carmini* exerce sur moi. L'histoire est belle. Patrizia a demandé à Ghjacumu Thiers de faire cette traduction des poèmes de Paul Valéry. Ce n'est pas un hasard. Patrizia sait que Ghjacumu place Valéry très haut dans son panthéon des Lettres. Patrizia ne se trompait pas : Ghjacumu accepta. Il est vrai que, depuis longtemps, Patrizia et Ghjacumu s'inspirent heureusement l'un l'autre. Il se trouve que Ghjacumu, recherchant le recueil de *Charmes*, tira de sa bibliothèque une édition de la Pléiade « crasseuse », selon ses propres mots, renfermant quelques feuillets oubliés : c'était un mémoire, écrit il y a quarante ans : « Étonnement et attention dans *Charmes* de Paul Valéry. » Comme ses flacons de parfum qui, à peine débouchés, font soudain renaître un monde disparu, Ghjacumu se revit jeune étudiant, passionné de littérature et de poésie. Il n'a pas changé. Rien n'a bougé, ou à peine. Ainsi, il semblerait que cette étude ait trouvé son accomplissement dans la traduction en corse de *Charmes*. Patrizia dit que tout fut fait dans la hâte. Je dirais plutôt dans la ferveur. Ghjacumu traduisait au fil de la plume et il faut voir, avant de l'entendre, cette belle langue de Valéry, non pas restituée, mais recrée en corse. Ainsi *Les pas* :

<i>Tes pas, enfants de mon silence,</i>	<i>I to passi, picciu di u mo silenziu,</i>
<i>Saintement, lentement placés,</i>	<i>Santi è pianamente posti,</i>
<i>Vers le lit de ma vigilance</i>	<i>Du'ella ghjace a mo primura</i>
<i>Procèdent muets et glacés.</i>	<i>Ghjunghjenu cutrati è muti.</i>

Patrizia et J.B Rongiconi, ayant constitué une sorte d'atelier, composaient la musique et enregistraient *Carmini*. La voix splendide de Patrizia, au sommet de son art, matérialise les moindres résonances du poème, jusque dans le tremblé maîtrisé de certaines ornementsations. Elle ne fixe rien cependant et nous laisse voguer en imagination, répondant au double désir de Valéry du détachement de l'auteur et de la liberté de qui s'empare du poème. De sorte que l'étonnement premier, l'attention que le poème suscite se métamorphosent, dans le chant, en émerveillement continu.